

## LE FIL

**O**n m'a dit qu'il fallait commencer les histoires par le début. Au commencement. Mais je suis un chat et je ne sais rien du début ou du commencement. Les humains ont un tas de règles pour tout ce qu'il faut faire dans la vie. Fais ci, fais ça ! Sérieusement ?

Ennuyeux. Fatigant. Pas pour moi. C'est pourquoi, je vais tout simplement commencer quelque part. Peut-être par le début et ce sera un hasard. Ou par le commencement.

C'était la belle époque et par là, je veux dire que les soirées étaient chaudes et claires et que les abeilles bourdonnaient dans les tilleuls. Un de ces soirs-là, j'ai voulu passer voir le professeur. J'expliquerai plus tard qui est le professeur. Pourquoi ? Parce que ça n'apporte rien de le savoir pour le moment.

J'avais donc sur le Grand Chemin qui traverse le village. J'ai longé le lac où l'herbe était haute et j'ai mangé quelques sauterelles. Ce qu'il y a de bien chez les sauterelles, c'est qu'elles ne se plaignent jamais quand on les mange. Pas comme les oiseaux. Les oiseaux en font toujours des caisses. « Ne me mange pas ! Je suis maman ! J'ai dix oisillons dans mon nid ! » Ils exagèrent. Mais chaque fois, je reste planté là, l'oiseau dans la gueule, et je me sens mal... pendant quelques secondes. Pauvre idiot que je suis !

Je suis passé devant l'église du village, devant des nichoirs d'oiseaux pourris, devant la pisse puante du gros Heinz (Rottweiler) et deux tas d'ordures sur lesquels il n'y avait rien de bon, ni même d'à moitié bon, que du marc de café, des coquilles d'œuf, des épluchures de pommes. Un petit conseil à vous autres, les humains : un tas d'ordures sur lequel il n'y a que des épluchures, ça fait vraiment radin.

Je suis passé devant la grande dune de sable tout près de l'endroit où la forêt commence et derrière laquelle le monde s'arrête. Je trottais gaiement, nonchalamment, clopin-clopant dans la lumière du soir, puis je me suis glissé sous une vieille clôture en bois et je me suis retrouvé dans le jardin de la maison abandonnée. Tout le monde l'appelle *la maison abandonnée* parce que les gens de la ville, qui y séjournaient tous les étés, ont arrêté de venir un jour.

Les fenêtres sont fermées, les rideaux sont tirés et l'hiver le vent mugit autour de la maison abandonnée et le gros Heinz qui est vraiment un crétin dit qu'il y a une meute de loups-garous dedans.

Mais c'est là que ça devient intéressant ! J'avais presque dépassé la maison abandonnée quand j'ai vu un homme. Dans la maison abandonnée ! J'étais tellement perplexe que j'ai tout de suite filé derrière un arbre parce que j'avais la frousse. Je suis resté planqué là et je me suis dit : *Merde, Frankie. Qu'est-ce que tu fais maintenant ?*

Je serais bien reparti en courant pour raconter à tous ceux que je connais l'incroyable nouvelle. Mais alors on m'aurait posé plein de questions : À quoi ressemblait l'homme, Frankie ? Il sentait quoi, Frankie ? Qu'est-ce qu'il y a à manger chez l'homme, Frankie ? T'es sûr que c'est pas un loup-garou, Frankie ?

Quand une maison abandonnée, n'est soudain plus abandonnée, les questions pleuvent, tout le monde veut connaître les détails. Si on n'a aucun détail à donner, on a l'air bête.

J'ai donc fait ce que ferait tout bon chat dans pareille situation : j'ai passé la tête de l'autre côté et j'ai guetté.

Guetté.

Écouté.

Guetté.

Écouté.

Ça a duré un bon moment. J'abrège un peu parce qu'il ne s'est rien passé d'autre.

Guetté.

Écouté.

Et ainsi de suite.

Puis je me suis approché, doucement-doucement, j'ai regardé par la grande fenêtre à quelques longueurs-de-queue-de-chat de là et j'ai collecté les détails.

Détail 1 : il y avait bien un homme.

Détail 2 : il était debout sur une chaise.

Détail 3 : un fil pendait du plafond.

Détail 4 : le fil était enroulé autour du cou de l'homme.

Détail 5 : précision concernant le détail 4, le fil était extrêmement gros.

Honnêtement : je n'avais jamais vu un fil aussi beau. Je dois vous dire que j'aime les fils. Quand je vivais encore chez la vieille Mme Berkowitz, on jouait presque tous les jours avec un fil. Jamais avec un homme pendu au bout mais parfois une souris, pas une vraie, une en laine. Les humains prennent les chats pour des idiots et pensent qu'ils ne sont pas capables de faire la différence entre une vraie et une fausse souris.

En voyant ce fil magnifique, j'ai pensé tout à coup à la vieille Mme Berkowitz et à la plus belle époque de ma vie, qui n'a pas duré longtemps, parce qu'un

jour la vieille Mme Berkowitz est tombée dans le jardin et que peu de temps après deux hommes sont venus, habillés tout en blanc, et ils ont mis la vieille Mme Berkowitz dans une voiture avec des lumières clignotantes sur le toit. Je ne l'ai plus jamais revue.

Je me suis senti un peu bizarre à cause de tous ces souvenirs et j'aurais bien aimé interpeller l'homme pour me changer les idées : « Eh toi là ! Celui qui joue avec le fil ! Il est trop beau ton fil ! Je peux jouer avec toi ? »

Je n'ai pas pu.

Ça s'est passé comme ça : j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai sauté sur le rebord de la fenêtre et j'ai regardé à l'intérieur. L'homme était debout sur une chaise, le fil autour de son cou. Ensuite il m'a vu et a eu l'air surpris. Mais pas agréablement surpris, il m'a plutôt jeté un regard mauvais. Il a ouvert et refermé la bouche comme une carpe. Il m'a dit quelque chose mais je n'ai pas compris parce qu'il était derrière la vitre et moi, devant.

J'ai cligné des yeux. Information importante pour vous, les humains : cligner des yeux, c'est notre façon de sourire. Ça signifie : tout va bien, je suis bien luné. Et toi ça va ? Je clignais donc des yeux comme un fou devant la vitre mais l'homme avait l'air aussi crétin que le gros Heinz et ne pigeait rien.

Il s'est mis à gesticuler, à faire des moulinets avec ses bras dans ma direction. J'ai levé la patte droite

comme pour montrer : Eh cool ! Je te comprends. Quand on joue avec un fil, on s'emballe un peu parfois. Mais là, ces moulinets, ça devenait flippant à force. Alors pour me calmer, j'ai commencé à lécher l'intérieur de mes pattes parce que j'étais très nerveux et ne savais pas quoi faire : *Et maintenant Frankie, il se passe quoi ?*

Et soudain tout est allé très vite : l'homme a renoncé à son fil, il a sauté de la chaise, et la porte de la maison abandonnée s'est ouverte brusquement. L'homme a crié. J'ai sauté du rebord de la fenêtre. L'homme a pris un truc et me l'a jeté dessus. J'ai filé mais j'avais les pattes en compote. J'ai vu une ombre approcher. Quelque chose volait derrière moi et m'a heurté l'arrière de la tête.

Et puis plus rien.

La première chose que j'ai entendue, c'est le vent qui me murmurait quelque chose. J'ai essayé de tendre l'oreille mais je ne comprenais pas le vent. J'étais couché dans l'herbe devant la maison abandonnée. J'étais très fatigué et je ne pouvais pas bouger. C'est tout juste si j'arrivais à ouvrir les yeux. Et le vent murmurait et murmurait jusqu'à ce que je comprenne que ce n'était pas le vent. C'était l'homme, debout devant moi, penché en avant, qui parlait avec moi. Il m'a poussé du bout du pied comme si j'étais un rat mort. Il a dit :

— Ça va ?

Un peu bête comme question parce que c'était clair que ça n'allait pas. Mais j'étais tellement fatigué que je me suis rendormi.

Quand j'ai rouvert les yeux, je ne savais pas où j'étais. Je me sentais tout bizarre et j'ai regardé prudemment autour de moi mais pas longtemps. J'ai vu le superbe fil pendu au plafond et tout m'est revenu. J'étais *dans* la maison abandonnée. J'étais couché sur un canapé et sous moi il y avait du papier, un journal peut-être. J'ai vu l'homme qui était assis en face de moi dans un fauteuil. Il tenait un petit téléphone contre son oreille et parlait avec quelqu'un. Qui ? Aucune idée. Mais je peux vous dire de quoi il parlait : de moi.

L'homme disait au téléphone :

— J'ai un chat mort chez moi. Vous pouvez passer ? Oui, le chat a l'air très mort. Mais je ne suis pas vétérinaire. C'est pour ça que j'appelle. Non, ce n'est pas mon chat. Écoutez, je ne sais pas à qui appartient ce foutu chat. À quoi ressemble le chat ? En quoi c'est important ? Il ressemble à un chat tout à fait quelconque. Gris tigré, un peu galeux, il lui manque un bout d'oreille. Non, je ne sais pas ce qui a tué le chat ! Oui, j'ai trouvé le chat dans mon jardin. Écoutez... d'accord, mon adresse est... Non, le chat...

— Jsuispasunfou'ucha'queconque ! ai-je dit.

Ce n'était pas très malin, naturellement. Le professeur, dont vous allez bientôt faire la connaissance, dit souvent que je devrais être plus malin si je veux éviter les problèmes.

Mais j'étais furieux. D'abord je me fais presque tuer et ensuite cet humain ose dire que je suis un foutu chat quelconque.

— Quoi ? a dit l'homme.

— J'suis pas un...

Mon *humainien* était un peu... fatigué. Ma tête aussi, à cause du truc qui m'avait agressé. J'ai dû répéter les mots plusieurs fois avant d'arriver à prononcer toutes les lettres.

— Je suis pas un foutu chat quelconque, je suis un beau mâle.

Le type m'a regardé avec des yeux ronds comme si j'étais un monstre.

Mon expérience : quand un chat dit quelque chose, les humains réagissent trop bizarrement. Toujours. C'est pourquoi ça fait longtemps que je n'ai plus rien dit. La dernière fois, c'était devant le magasin du village. Une dame avait laissé tomber quelque chose de son sac de courses. Je l'interpelle et lui dis :

— Bonjour Madame, ne seraient-ce pas vos sacs d'aspirateur ?

La femme est partie en courant. Elle a dévalé la rue du village.



Idiote !

L'*humainien* est très simple. Le premier mot que j'ai prononcé, c'était : *neige*. Et puis tout de suite après, d'autres encore. Au refuge, beaucoup d'animaux parlaient l'*humainien*, la vieille Mme Berkowitz parlait l'*humainien* et son téléviseur parlait l'*humainien* aussi.

Autrefois, je parlais mieux l'*humainien* que le *chatois*.

Aujourd'hui, je sais parler dix langues environ. Ce qui n'est pas beaucoup. Le professeur en parle vingt-sept, même le *chévreu*, et rares sont ceux qui maîtrisent le *chévreu* à part les chèvres. Logique. Sans les langues, un chat est perdu et je vais vous expliquer pourquoi : la diversité des espèces, ça vous dit quelque chose ? Quand on se balade dans la nature, on croise toujours plein d'animaux qui parlent plein de langues. On ne peut pas tous les manger ou les déchiqueter ni même s'amuser avec eux jusqu'à ce que mort s'ensuive. Alors il faut leur parler. C'est comme ça. Ce n'est pas mon idée. Quand je traverse la forêt par exemple, je croise toujours une énorme chouette. Elle passe ses journées assise sur une branche à observer. Alors quand je vois la grande chouette, je lui dis aimablement en *chouettan* :

— Eh la chouette ! Comment va ?

— Elle : On fait aller.

— Moi : Eh oui pas le choix. Garde la tête haute, la chouette !

— Elle : C'est ça, Frankie !

Vous voyez ? Même avec une chouette assise toute la journée sur une branche, on peut bien discuter.

Il n'y a que les humains qui font des manières quand je parle.

L'homme continuait à me fixer, la gueule ouverte. Il avait sacrément peur, je le sentais. Il réfléchissait, je le voyais. Et là j'ai pensé : *Ferme-la Frankie ! Et attends.*

C'est le genre de truc qui rend les humains dingues. Parce qu'ils se disent : Je suis timbré ou quoi ? Le chat a *vraiment* parlé ?

C'est possible ? Je suis timbré ?

L'homme m'a dévisagé pendant un bon moment. Comme il ne se passait rien et que je ne disais rien, il s'est renversé dans son fauteuil et a fermé la bouche. Il a secoué la tête, a souri et a dit :

— Non mais n'importe quoi !

— Moi : Non, c'est pas n'importe quoi.

Alors là, l'homme était au bout de sa vie. Mais complètement. Son visage était aussi blanc que le cul d'un chevreuil.

J'ai savouré un peu. Bon d'accord. Un peu beaucoup. C'est toujours mieux quand les humains vous craignent. Sinon, on ne peut jamais savoir ce qu'ils

vont faire. Ils sont capables de vous donner des coups de pied ou de vous balancer des trucs dessus. L'homme me craignait.

Et pas qu'un peu !

Au bout d'un moment, l'homme a dit :

— TU PARLES ?

J'ai pensé : *Félicitations ! Quelle perspicacité !*

Il parlait très fort et lentement avec moi. Ça m'a fait penser à un film que j'avais vu avec la vieille Mme Berkowitz, dans lequel il y avait des humains assis autour d'un feu avec d'autres humains avec de la peinture sur le visage et des plumes sur la tête. Les humains « normaux » parlaient aux humains peinturlurés comme à des demeurés.

L'homme a dit :

— MOI. RICHARD. GOLD.

En même temps il a tapé sur son torse.

J'ai trouvé ça bizarre mais marrant en même temps alors j'ai aussi tapé sur mon torse et j'ai dit :

— MOI. FRANKIE.

— L'homme : TA TÊTE. MAL ? AÏE ?

— Moi : OUI. AÏE-AÏE-AÏE.

— L'homme : MOI. DÉSOLÉ.

Et ensuite l'homme n'a plus su quoi dire. Il a tendu prudemment sa patte et l'a posée brièvement sur la mienne. Il a dit :

— PAS. PEUR.

## LA VIE SELON FRANKIE

J'ai trouvé ça gentil. Et comme il était gentil, je me suis dit qu'on pourrait peut-être parler de choses sérieuses.

— Moi : MIAM-MIAM, FAIM.

J'ai montré mon ventre et ma gueule.

— L'homme : MIAM-MIAM ? TOI ? MOI  
CHERCHER À MANGER.

Et j'ai trouvé que c'étaient les premières paroles sensées prononcées par l'homme qui s'appelait Richard Gold.